

TEXTE SUR LE DÉPASSEMENT DE SOI

"Chacun de nous, dans sa vie, a sa propre montagne à gravir."

Impossible.

Irréalizable.

Infaisable.

C'est la mer à boire, c'est déraisonnable, c'est absurde.

La rengaine est connue. On me l'a répétée sur tous les tons. Je n'en ai jamais tenu compte, je suis passé outre. J'aime bien l'idée que je suis responsable de mon existence, pas forcément des choses qui m'arrivent, mais de la façon dont je les prends. J'essaie de ne jamais dire non a priori, même devant un obstacle. C'est parfois dans ces moments incontrôlables qu'on découvre des choses sur soi ou que sa vie prend un sens. J'ai choisi d'explorer le monde pour rester surpris, émerveillé, curieux. Pour le frisson de l'inconnu aussi. Je peux couler, tomber ou perdre la raison parce que je n'ai plus que 30 % d'oxygène qui m'irrigue le cerveau, je peux m'asseoir à 8 000 mètres et ne plus jamais bouger parce qu'il suffit de fermer les yeux et de glisser dans le sommeil au milieu de cette beauté qui m'entoure. Mais je peux également me relever pour raconter à mes enfants ce que j'ai cru entrevoir là-haut, ne plus me contenter de rêver d'un monde meilleur mais trouver un moyen de participer.

Je ne suis pas un sage pourtant, je m'inspire des leçons que j'ai reçues. Elles m'ont été dispensées par la nature et par des rencontres. Explorer, cela signifie trouver des réponses et revenir les partager avec les autres. Personne ne grimpe seulement pour grimper, il y a toujours une raison, un sens, une quête. Ceux qui partent cherchent des réponses et en découvrent chaque fois de nouvelles. Tant qu'on vit, il y a toujours d'autres questions, d'autres raisons d'aller plus loin...

Ne pas dépasser le Rubicon, le point de non-retour.

Difficile quand la fièvre de la montagne nous saisit. On ne décide pas d'aller faire une ascension. on est appelé par la montagne. Et cet appel peut nous rendre irresponsable. Pour nous et les nôtres. L'homme ne peut pas vaincre la montagne. La montagne se contente d'offrir un passage. Et c'est à nous de savoir si les conditions sont suffisantes. Ce n'est pas la montagne qui est sauvage, c'est l'homme, bien souvent, qui projette sa face sombre sur les sommets : en n'écoulant que soi, en payant cher un sherpa pour qu'il accepte de t'emmener quand tout indique qu'il faut renoncer... Tous les himalayistes peuvent devenir aveugles à ces indices. Comme cela m'est déjà arrivé. Heureusement j'ai eu la chance d'avoir Fred et Kôbi à mes côtés. Ils ont su m'ouvrir les yeux à temps.

Toucher les étoiles.

L'existence a beaucoup de facettes. Certaines sont assez sombres, d'autres paraissent insurmontables, mais je n'ai jamais perdu espoir. Les épreuves ne font que renforcer ma détermination, et même si je navigue à vue, j'ai conscience que la vie est dans le mouvement. Si je me coupe de cet élan fondamental quelque chose d'essentiel me manquera. Cette fois pourtant, je suis ébranlé, comme si je réalisais que les accidents frappent n'importe où, n'importe qui. J'ai tellement l'habitude de prendre des coups, je m'expose si souvent au danger que j'ai tendance à penser que ceux que j'aime sont intouchables, préservés. Logiquement, c'est moi qui aurais dû mourir, pas Cathy ! La prise de conscience est violente, toutes mes certitudes volent en éclats et je me découvre fragile face à ce que je ne peux maîtriser. Me revient en mémoire ce conseil que mon père me donnait pour discipliner mes élans :

- Si tu gardes les pieds sur terre tu peux toucher les étoiles, mais si tu essaies de voler sans un

point d'appui tu n'iras pas loin.

Ce point d'appui, je l'ai trouvé auprès des miens.

Cathy en était la base, le socle qui faisait tenir l'ensemble.

Elle s'en est allée. Mais mes filles sont là. Le soc le demeure.

J'ai toujours poussé mes filles à chercher leurs vrais désirs, à conquérir leur liberté. Et je leur ai montré que rien n'est impossible quand on le veut vraiment. Le reste, Cathy s'en est chargée, sans moi.

Les périodes passées ici la maison étaient trop courtes pour que j'impose une autorité, j'ai préféré partager l'essentiel avec elles, les écouter, les regarder grandir, répondre à leurs questions sur le sens de la vie. À chaque départ, c'était un déchirement. À chaque retour, je devais trouver ma place dans leur vie, dans notre maison. L'éducation d'Annika et de Jessica, c'est Cathy qui l'a prodiguée, jour après jour. Elle leur a donné des ailes, Moi, je leur ai appris à s'en servir.

Parfois encore, je me sens comme un visiteur chez moi. N'est-ce pas le lot de tous les voyageurs ? J'éprouve un peu la même chose au pôle Nord ou dans l'Himalaya. Je suis là pour un moment mais je sais que, demain, je repartirai ailleurs.

La maison a beau être mon port d'attache, bientôt je me remettrai en route.

On m'a souvent demandé comment je faisais pour risquer ma vie alors que les miens m'attendaient, si j'étais inconscient ou terriblement égoïste... Une chose est claire : je ne pars pas par désamour pour ma famille. Je rentre par amour. Ce sentiment m'accompagne à chaque exploration. Les visages de ma femme et de mes enfants me remettent debout quand mes limites d'endurance sont dépassées. Dans ces moments critiques, perdu à des milliers de kilomètres, la force du lien se révèle.

Ma mère racontait parfois en riant que c'était une horreur d'être enceinte de moi, je n'arrêtais pas de lui donner des coups de pied, tellement j'étais pressé de sortir. J'ai eu beaucoup de chance avec la femme de ma vie. Maintenant, elle est partie.

Mais elle est là, avec moi, à jamais.

Entre deux expéditions, j'ai embarqué avec mes filles sur mon bateau pour des vacances. De la Nouvelle-Zélande, nous avons mis le cap sur le Japon en passant par les îles sauvages de Papouasie. Au milieu du Pacifique, non loin d'un îlot perdu, il y avait un cimetière d'avions et de bateaux qui rouillaient depuis la dernière guerre. Nous sommes descendus jusqu'à un porte-avions coulé. Nous avons plongé à 42 mètres de profondeur. C'était une descente en eau profonde, mais les filles étaient entraînées et je veillais sur elles. Je les ai regardées évoluer à travers les courbes corrodées par les eaux, ou bien assises aux commandes des avions posés sur ce navire gigantesque, et j'ai éprouvé une émotion étrange de les voir aussi libres et hardies...

Cette confiance, cette certitude que la vie vaut d'être vécue et explorée, nous la leur avons transmise, Cathy et moi.

Juste avant de mourir, mon père m'a enseigné qu'il ne fallait jamais oublier de vivre, parce qu'on ignore quand tout finira. Sa phrase résonne encore en moi. Peut-être qu'une part de mon besoin dévorant d'affronter l'inconnu vient aussi de cette perte. Je ne prétends pas que les autres chemins sont moins valables que le mien, je crois qu'on est seul à pouvoir choisir et décider, seul à marcher, et seul à savoir ce qu'on peut changer pour trouver un sens à l'existence. Chaque année, je me donne un objectif différent, un peu comme si j'ouvrais un tiroir vide au 1er janvier pour le refermer le 31 décembre, plein de voyages. Les années passent, je deviens plus sage, je n'ai rien perdu de mon enthousiasme mais j'ai besoin de cet élan pour avancer.

En mourant, les artistes lèguent leurs œuvres, le peintre ses tableaux, l'architecte ses monuments. Mais quelqu'un comme moi ? Mes œuvres ne se touchent pas, au mieux on peut entrevoir mes

traces sur une photo, lire le récit de mes exploits dans un livre. Alors, j'aime penser que je laisserai l'envie de vivre libre. J'ai couru toutes ces années, pas seulement à la recherche de sensations fortes, mais poussé par un sentiment qui touche à la vie même.

La liberté.

30 000 jours.

En juillet 2015, j'ai tenté une nouvelle fois le K2.

Une tentative qui est tout sauf un échec. Chaque fois que je rentre vivant, c'est que j'ai réussi, même si je ne suis pas arrivé au sommet... Mes filles m'ont accompagné jusqu'au camp de base. À 5000 mètres. Tous les trois, nous avons senti le besoin de continuer l'aventure et de la partager. Nous ne voulions pas rester à la maison en cherchant une mère, et une femme, qui n'était plus là. Ce n'est pas dans une maison fermée, mais dans l'immensité de la nature, que nous trouverions des réponses à nos questions. Et puis nous savions que l'esprit de Cathy voyagerait avec nous.

Dans une vidéo sur mon site, que j'ai finalement retirée, on voyait un alpiniste mort. Beaucoup n'ont pas compris et j'ai moi-même compris leur gêne. Dans la vie, chacun d'entre nous perd des amis, des membres de sa famille, qu'à un moment ou un autre nous avons aimés. C'est la réalité. Une réalité à laquelle aucun d'entre nous ne peut échapper. J'ai perdu l'amour de ma vie, ma femme. J'ai perdu beaucoup d'amis lorsque la guerre en Angola a éclaté. J'ai perdu mon père quand j'avais dix-huit ans. Et pour ce qui est de la « communauté » des explorateurs, j'ai perdu en moyenne un ou deux amis par an. Je ne suis donc pas étranger à la mort. Et c'est très dur pour ceux qui restent ; un bon nombre de fois j'ai voulu négocier, en disant « Prends-moi, moi, plutôt qu'une personne que j'aime ».

J'ai essayé de sauver des vies, que ce soit en pleine montagne, en mer ou pendant la guerre, mettant ma vie en jeu pour les autres. Ces amis qui vivent leur vie pleinement payent le prix ultime, comme je devrais peut-être le payer un jour moi aussi, vu ce que je fais. Pour autant, ce n'est pas une raison pour nous arrêter tous de vivre, mais plutôt une raison de vivre plus prudemment, et d'apprendre à partir de nos erreurs. Il y a 30 000 jours dans une vie ! Vivez tous les jours au maximum. La vie vous donne le choix, une vie longue et étroite, ponctuée de peu de risques ; ou une vie courte et large où vous prendrez beaucoup de risques. Nous choisissons tous personnellement comment nous souhaitons vivre notre vie.

Si vous vivez en paix et êtes heureux de la relation que vous avez eue avec ceux qui vous ont quitté, alors vous pourrez mieux accepter le fait que ces êtres chers vous ont été pris. Bien que j'aie souvent pensé que ce n'était pas juste que ceux que j'ai aimés m'aient été retirés, j'ai accepté depuis longtemps le fait qu'ils ne sont plus là en tant que personnes, mais que leur esprit vivra pour toujours. Et c'est pour cette raison que je ne suis pas attaché à un corps ; je suis attaché à l'esprit de la personne, à sa bonté.

Lorsque je mourrai en faisant ce que j'adore, je mourrai heureux. Mes filles et ma famille seront heureuses pour moi, mon esprit quittera mon corps qui sera devenu vieux et inutile. Mon esprit sera ainsi délivré et pourra parcourir le monde en toute liberté, mon corps ne pouvant plus le retenir.

Quelques mois avant sa mort, en 2008, le célèbre alpiniste néo-zélandais sir Edmund Hillary, le premier à avoir gravi l'Everest, le 29 mai 1953 avec le sherpa Tensing Norgay, m'a envoyé un billet de cinq dollars à son effigie, signé de lui, soigneusement encadré, comme un petit tableau. D'une écriture un peu tremblante, presque enfantine, cet homme de quatre-vingt-neuf ans avait ajouté un petit mot sous le billet. Il me disait qu'il était heureux, lui qui sentait la fin approcher, que d'autres perpétuent l'esprit d'aventure et d'exploration. Toute sa vie, il l'avait consacrée à ces ascensions, mais aussi à aider le peuple sherpa, construisant des écoles et des hôpitaux dans la région de l'Himalaya. Un homme immense de générosité. Lui aussi avait connu des épreuves la mort de sa femme Louise et de sa fille Belinda, notamment, dans un accident d'avion au Népal, vers Katmandou. Son attention m'a touché au-delà de tout. Respect entre montagnards, respect entre

explorateurs. Depuis sa disparition, j'ai compris que chacun de nous, dans sa vie, a son propre K2 à gravir. Si on ne lâche rien, et qu'on prend les bonnes décisions, on peut trouver les solutions. L'important c'est d'essayer, de ne pas rester sur un échec. Comme moi qui ne suis pas toujours arrivé au sommet, il faut continuer de se battre. L'espoir d'arriver un jour en haut de la montagne doit toujours rester vivant.

Avec le départ de Cathy, j'ai appris que l'acceptation nous permet de vivre heureux et que la réalité n'est pas toujours un conte de fées. La valeur de la vie est dans nos mains. À nous de cultiver notre différence, notre personnalité, à nous de faire un pas de côté pour vivre nos rêves et ne jamais nous laisser emprisonner.

Mais l'homme ne doit jamais se sentir plus grand que la vie. Rester humble, vivre simplement, avoir du respect en toutes circonstances, c'est la manière la plus facile d'affronter les problèmes au quotidien. C'est dans la simplicité qu'on trouve les solutions.

Comme mon père me l'a toujours dit, et comme je le répète aujourd'hui à mes filles : il faut garder les pieds sur terre pour pouvoir toucher les étoiles.